

Autrement dit

Remarques sur la recherche en milieu multilingue

Philippe COUTY *

« Confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. »

Genèse, chap. XI, verset 7

Le multilinguisme n'est pas une situation rare ou inédite. À la veille de 1870, nous dit WEBER (1983), un bon tiers des français ignorait le français et se trouvait donc exclu des mouvements qui traversaient la communauté nationale utilisant la langue de Paris. On sait que la scolarisation obligatoire, le service militaire et les chemins de fer ont peu à peu modifié cette situation à partir des années 1880, et l'on peut imaginer que des processus analogues entraînent, dans une Afrique de plus en plus urbanisée, des unifications linguistiques irréversibles. On peut même repérer des différences probables avec ce qui s'est passé en France. Celle-ci par exemple : l'accession du français à la prééminence a signifié non seulement l'effacement du basque, du breton, du flamand, de l'occitan, mais aussi l'élimination du latin comme langue de culture et comme langue religieuse (1). En Afrique, il se pourrait que les progrès du wolof ou du hausa comme langues nationales aillent de pair avec un apprentissage croissant de l'arabe, pour des raisons religieuses et politiques. Ce phénomène mériterait de retenir davantage l'attention des africanistes.

Admettons que le développement coïncide souvent avec une certaine uniformisation linguistique. Cet aspect des choses, à bien y

- (1) Jusqu'à l'entre-deux-guerres, on apprenait en classe d'humanités (devenue depuis classe de seconde) à composer des vers latins. Jusqu'aux années cinquante, les candidats à la licence en droit devaient savoir le latin pour suivre les travaux pratiques exigés par le programme de droit romain en 1^{re} et 2^e année. Jusqu'au Concile de Vatican II, le scrupuleux bilinguisme latin-français des missels catholiques leur faisait peser double poids dans la main des fidèles.

* *Économiste Orstom*, — 213, rue La Fayette, 75480 Paris cedex 10.

réfléchir, semble secondaire. L'important, c'est la prise de conscience croissante, par la société tout entière, des faits d'organisation et des changements qui l'affectent. Bien plus qu'à l'augmentation de certaines grandeurs économiques, toujours fondée sur l'arbitraire des conventions comptables et sur le refus de prendre en compte certains coûts, le développement se ramène *d'abord* à la construction et à l'avènement du social réfléchi. Par conséquent la recherche, notamment la recherche en sciences sociales, joue un rôle clé dans tout processus de développement, même si ce rôle n'est pas directement instrumental. Dès lors la question intéressante est celle-ci : comment fonctionne la recherche en situation multilinguistique ?

Depuis longtemps, les ethnologues ne se privent pas de faire de sérieuses réserves sur la validité des enquêtes effectuées par des spécialistes de sciences sociales qui ne connaissent pas la langue des groupes qu'ils étudient. Ces doutes n'ont jamais empêché, en Afrique, les démographes d'étudier les migrations, les économistes d'analyser les circuits commerciaux ou les systèmes de production agricole, les géographes de cartographier les structures agraires, les sociologues de scruter le passage de la tradition à la modernité, tout cela en recourant à ce que Molière appelait un truchement (2). Assez vite cependant, on en vient à mesurer les dangers et surtout les limites de cette façon de procéder, qui semble d'ailleurs beaucoup moins répandue en Amérique latine ou en Indonésie qu'en Afrique. Dans la suite de cette note, je voudrais rendre compte, très brièvement, de deux expériences qui résument peut-être deux manières d'aborder le problème.

APOSTROPHER L'INCONSISTANT

Il est fortement recommandé de s'armer de questions précises avant de commencer une enquête. Pourtant tout questionnaire équivaut à un appareil d'observation et tout appareil d'observation, remarque BACHELARD, est déjà une théorie. Muni de cette esquisse de théorie, qu'on va meubler de données, on risque de pousser certains interlocuteurs à dire ce qu'on veut qu'ils disent.

Dans le Bassin tchadien des années soixante, je ne doutais pas de retrouver sur les marchés les entités économiques appelées offre et demande. Hypothèse faible, si l'on veut, en ce sens qu'elle ne pou-

(2) « Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra ; et il parle turc à merveille. » (Le Bourgeois gentilhomme, acte V, sc. 4).

vaît guère manquer d'être vérifiée, mais hypothèse forte parce qu'il suffisait de quelques questions simples, inlassablement répétées, pour donner corps et substance au modèle qui l'inspirait. Ce tas de poisson, a-t-il été acheté? En cas d'achat, quel a été le prix payé? À quel prix le lot est-il mis en vente? D'où vient cette commerçante? Qu'a-t-elle dû payer au transporteur pour venir jusqu'ici? Etc.

Dix ou quinze cases dans un questionnaire, pas davantage. Certaines de ces cases correspondaient à des observables, on pouvait les remplir sans rien demander : homme/femme, salanga/tilapia/silure ... Je posais le reste des questions en français, l'interprète traduisait en foulfoulé. Il écoutait la réponse qu'il traduisait en français. Deux ou trois mots à inscrire dans la case adéquate, et le tour était joué. Bref, un modèle à toute épreuve, fondant la tentative exogène de construire une image statistique recevable.

Dans ce genre de situation, les voies sont si bien balisées que le problème de la traduction demeure mineur. On peut distendre la chaîne de communication sans risque grave, et au lieu d'un interprète, en atteler deux en tandem à la carriole de l'enquête. Dans les monts Mandara, il nous arrivait de rencontrer des colporteurs amateurs ou surtout des acheteurs ignorant le foulfoulé. Enrôlé sur place, un interprète de secours traduisait du matakam ou du mofou en foulfoulé, après quoi l'interprète en titre traduisait du foulfoulé en français. Et inversement. Même comédie au Kanem, avec des navigateurs boudouma ou des chameliers kanembou ignorant (?) l'arabe tchadien. Il faut alors des questions simples, très simples. Le chercheur joue le rôle du peintre réaliste décrit par NIETZSCHE :

Infinie est la moindre parcelle du monde.
Il n'en peint finalement que ce qui lui plaît.
Et qu'est-ce qui lui plaît? Ce qu'il sait peindre ...
(NIETZSCHE, 1973 : 64)

Rôle rassurant, n'était l'inquiétude qu'on sent grandir en soi devant la facilité avec laquelle les choses s'enchaînent. Vérification du schéma de départ, mise en ordre des symboles, prospérité du modèle qui digère sans peine les données, tout cela crée un malaise grandissant :

We are surprised
at the ease and speed of our deed.
(AUDEN, 1955)

Que faire d'autre, pourtant? Les exemples encourageants ne manquent pas. D'illustres prédécesseurs, tel GOETHE mis en scène par Thomas MANN (1989 : chap. VII), n'ont pas hésité à « apostropher l'inconsistant » et à « lui dire à quelle classe et catégorie il

appartient». Dès lors, et s'il ne s'agit que de « nommer les choses par leur nom et de les faire entrer dans un système », la traduction ne représente qu'un pas de plus, et de peu d'importance, dans la prise de pouvoir et dans la conquête du monde. Les difficultés qu'elle pourrait soulever seront unilatéralement résolues, comme le reste. Nommer, c'est dominer ; traduire, c'est dominer un peu plus. Seulement lorsqu'on aura fait deux ou trois enquêtes de ce genre, on n'aura plus très envie de recommencer.

ÉCOUTER

Le mouvement de la recherche, s'il y a mouvement, consiste peut-être à juger un jour pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire peu de chose, les statistiques écrites qu'on s'évertue à construire en posant aux gens des questions simples facilement traduisibles. Ce jugement porté, on entre dans l'inconnu. Le chercheur commence à rôder autour de groupes d'interconnaissance dans lesquels il voudrait bien entrer. Il prête l'oreille à des bruits qui, si tout va bien, lui permettront peut-être un jour d'appréhender, très partiellement, ces « statistiques mentales » dont MAGET (1989 : 84) nous dit qu'elles dépassent de loin en précision les statistiques écrites.

Nous soulevons alors le manteau d'énoncés, à la fois opaque et révélateur, qui enveloppe un univers *autre*. Rien n'est présumé quant à la possibilité de *traduire* ces énoncés. Il s'agit seulement d'enregistrer, de préférence par des moyens garantissant l'objectivité de la collecte (3), et ensuite de rassembler, de collationner, de décrypter, autrement dit d'acquérir « le langage et le maniement des catégories d'usage local » (MAGET, 1989 : 83). Mon expérience en ce domaine est sénégalaise et concerne l'étude approfondie, vers 1968, de villages mourides entre Diourbel et Touba. Situations typiques : l'assistance à une séance de la coopérative, les entretiens libres avec des marabouts, la collecte d'histoires de vies (COUTY, 1968). De retour à Dakar, les cassettes étaient écoutées, patiemment transcrites, analysées enfin mot à mot par le chercheur et l'enquêteur travaillant côte à côte. Devant eux, sur la table, le *Dictionnaire volof-français* de Monseigneur KOBES et de ABIVEN, de la Congrégation du Saint-Esprit, nouvelle édition de 1923, avec l'imprimatur du vicaire apostolique de Sénégalie... (4). Travail d'amateur ?

- (3) C'est le moment de rappeler que la procédure de recherche fondée sur l'enregistrement de textes au magnétophone a été propagée par G. ALTHABE à Madagascar pendant les années soixante, et adoptée alors par plusieurs chercheurs de l'Orstom.
- (4) Le wolof n'était pas enseigné alors à l'École des langues orientales (aujourd'hui Inalco) et le Clad (Centre de linguistique appliquée de l'université de Dakar) commençait seulement ses inventaires. Le *Manuel français-ouolof* de ANGRAND (s.d.), pourtant préfacé par Th. MONOD, n'offrait qu'un secours tout à fait insuffisant.

Certes, mais qui n'avait jamais été entrepris et qui présentait au moins l'avantage de faire rencontrer à chaque pas des termes *sui generis* dont on pouvait ensuite faire l'exégèse avec des informateurs choisis. *Dyebalu*, par exemple, que KOBES et ABRVEN rendent par : se livrer, se rendre, s'offrir, se dévouer... Acte d'allégeance à un marabout, manifestation volontaire de dépendance, mais aussi choix libre et révoquant par le disciple d'un intermédiaire capable de transmettre un peu de la *barke* qu'il détient, le *dyebalu* apparaît comme une notion clé dans l'univers mouride. La *barke* aussi : bénédiction, grâce, charisme ; elle trouve en dernière analyse son origine et sa source chez le fondateur de la confrérie, Sérigne BAMBA, qui la fait partager aux membres de sa parenté, à ses disciples, plus lointainement à tous ceux qui vivent au voisinage de la mosquée de Touba. De vocable en vocable, un paysage se dévoile, et nous y entrons. Rien de prévisible dans cette quête qui engrangera aussi bien le spectacle d'un marabout barbouillant de salive bénédictionnelle le front d'un disciple agenouillé que la lecture, dans une gare routière, de l'action de grâces peinte sur un camion : *Diara dief, Sérigne Bamba!*

TRADUCTION OU EFFORT CRITIQUE?

Le passage d'un questionnaire violentant l'enquêté par interprète interposé comble dans une certaine mesure l'attente du chercheur néophyte, alors que la patiente pénétration dans les dédales d'une culture a des aspects plus austères. LEIRIS, sur ce point, cède à l'ironie pour se donner du courage :

11 août 1931. Le travail sur la circoncision et les sociétés d'enfants a atteint un tel degré d'acharnement et une hauteur si grande de technicité qu'hier je me suis surpris à écrire sans rire la phrase suivante : la *soumkourou* paye des kolas au *sema* pour aller voir son *kamale* au *biro*. (LEIRIS, 1951 : 69).

Ces termes vernaculaires font leur effet, mais la situation décrite n'est pas fondamentalement différente de celle que connaissait un étudiant en droit de 1950 aux prises avec la *nuncupatio*, le *mancipium* ou la *capitis deminutio*. On comprend vite, en tout cas, qu'en cette affaire la traduction est hors de propos, qu'il faut se saisir de ces mots tels qu'ils sont, en tant que portes d'entrée dans un système de comportements organisés et appris. Mais voir les choses telles qu'elles sont, en soi, n'est-ce pas très précisément le but de

tout effort critique (5)? Le chercheur se fera donc critique, plutôt que traducteur, et plus tard il s'emploiera à dissuader les traducteurs trop pressés. Une bonne partie du travail exécuté pendant ces quinze dernières années à l'Insee-Coopération par le groupe Amira a justement consisté à pulvériser obstinément l'illusion de la traduction terme à terme. Donnons seulement deux exemples, tirés de deux notes Amira, l'une récente, l'autre plus ancienne :

Dans certaines sociétés, par exemple bambara et senoufo, la cohésion et le contrôle foncier vont jusqu'à maintenir au niveau lignager (paternel chez les Bambara : le *fa-so*, maternel chez les Senoufo : le *narigba*) l'existence de grands champs sur lesquels devront œuvrer un ou deux jours par semaine les chefs d'exploitation concernés. Or ces grands champs lignagers reçoivent en pratique la même dénomination que les grands champs d'exploitation (*foro-ba* chez les Bambara, *segbo* chez les Senoufo), ce qui témoigne d'une élasticité sémantique extrême propre à sauvegarder les normes sociales sous les apparences d'un vocabulaire inchangé (ANCEY, 1975 : 28).

« Bien souvent, il n'y a pas, dans la langue des personnes interrogées, un concept vernaculaire équivalent au terme "famille". Demander simplement "Quelle est votre famille?" risque alors de donner lieu à toute une série de réinterprétations de la part et de l'interprète et de l'enquête. Par exemple, si l'on traduit le terme "famille" par *kanda* en kikongo, langue véhiculaire du Sud Congo, et que l'on demande à une personne quelle est son *kanda*, elle répondra en donnant un nom propre qui est le nom du clan matrilineaire dont elle fait partie, ce que désigne le terme *kanda*. Si on lui demande quelles sont les personnes appartenant à son *kanda*, elle répondra, en toute logique : l'ensemble des descendants en ligne utérine de tel ancêtre. Mais en même temps, il n'existe guère d'autre terme que celui de *kanda* pour exprimer les termes "famille" et "ménage". Des difficultés insurmontables de traduction rendent donc peu adapté l'emploi du terme "famille" dans un questionnaire. (GRUENAI, LACOMBE, BOUNGOU et GUILLAUME, 1985 : 16).

Ai-je réussi à suggérer que ces deux situations linguistiques correspondent à deux attitudes scientifiques, à deux moments de la recherche? Dans un premier temps, dont on peut fort bien ne jamais sortir, la traduction se fait presque sans y penser. L'investigation est alors animée par une sorte de hâte d'en finir qui conduit à vérifier sans trop de peine des schémas plausibles. Pour sortir de ce cercle vicieux, pas d'autre moyen que de passer à la contemplation des signes qui nous viennent de cultures énigmatiques. Dire ce que nous voyons et ce que nous pensons de ces signes, voilà finalement la bonne direction. Ce chemin nous écartera, au moins en

(5) « *A critical effort : the endeavour ... to see the object as in itself it really is* » (ARNOLD, 1950 : 1).

apparence, de l'intervention et de l'action mais quand on voit le résultat auquel ont conduit trente années d'agitation depuis les Indépendances africaines, n'est-on pas en droit de penser qu'un peu plus d'effort critique eût été opportun ?

BIBLIOGRAPHIE

- ANCEY (G.), 1975 (réédition de septembre 1979). — *Niveaux de décision et fonctions objectif en milieu rural africain*, Paris, Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) — Coopération, note Groupe de recherche pour l'amélioration des méthodes d'investigation en milieu rural africain (Amira), n° 3, *multigr.*, 33 p.
- ANGRAND (A. P.), s.d. — *Manuel Français-Ouolof*, Dakar, La Maison du Livre, 109 p.
- ARNOLD (M.), 1950. — *Essays Literary and Critical*, Londres, Dent & Sons Ltd., Everyman's library, 380 p.
- AUDEN (W. H.), 1955. — *Nones in The pocket Book of Modern Verse*, Williams (O.) éd., New York, Pocket Books Inc., Cardinal Edition, 638 p.
- GRUENAI (M. E.), LACOMBE (B.), BOUNGOU (G.) et GUILLAUME (A.), 1985. — *Une enquête à l'orée de la pluridisciplinarité*, Paris, Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) — Coopération, brochure Groupe de recherche pour l'amélioration des méthodes d'investigation en milieu rural africain (Amira), n° 46, *multigr.*, 88 p.
- COUTY (Ph.), 1968. — *Entretiens avec des marabouts et des paysans du Baol*, Dakar, Orstom, *multigr.*, 76 p.
- KOBES (A.) et ABIVEN (O.), 1923. — *Dictionnaire Volof-Français*, Dakar, Mission catholique, 383 p.
- LEIRIS (M.), 1951. — *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 533 p.
- MAGET (M.), 1955. — « Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques », in *Bulletin de psychologie*, VIII, numéro spécial 7-8 : 375-382.
- MAGET (M.), 1989. — « Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques », in *Cahiers d'Économie et de Sociologie Rurales*, Institut national de recherche agronomique (Inra), n° 11 : 79-91.
- MANN (Th.), 1989. — *Lotte à Weimar*, Paris, Gallimard, 386 p. (coll. L'Imaginaire).
- NIETZSCHE (F.), 1973. — *Le Gai Savoir*, Paris, Union générale d'éditions (UGE), 440 p. (coll. 10/18).
- WEBER (E.), 1983. — *La fin des terroirs : La modernisation de la France rurale 1870-1914*, Paris, Fayard, 844 p.